

**Le rapport de la structuration de la parole, dans la
recherche de la vérité, chez le sujet dément
confirmé dans son existence.**

Année 2008-2009.

**Responsable du mémoire :
Mme Rosa CARON**

**Étudiant :
Christian DEGENNE**

SOMMAIRE

Introduction	
Définitions	
Définition de Joël Dor, du sujet	
Paradoxe concernant cette définition	
Interrogations sur le concept de sujet	
Le sujet dans la démence ?	
Circulez. Il n’y a plus rien	
Une demande compréhensible ?	
L’être dans sa singularité ?	
La question de l’altérité	
Le “tu”	
Rosine et l’autre	
Madame I	
Les mouvements libidinaux	
Le statut de l’affect	
L’affect dans le transfert	
Le rapport de la structuration de la parole dans la recherche de la vérité	
Retour à l’origine	
Le traumatique dans la démence	
Le traumatique contemporain de la métaphore parternelle	
Le traumatique et l’abord thérapeutique dans la démence	
Le signifiant, détails conceptuels	
La démence confirme la thèse d’un rapport de la structuration de la parole dans la recherche de la vérité	
Conclusion	
Résumé	
Bibliographie	

Introduction

Nous avons été amené à nous intéresser à la démence, d'abord grâce aux travaux de Marion Péruchon et Gérard Le Gouès, notamment par leur texte "Ultimes processus de pensée", initialement paru dans le numéro 1 de la revue française de psychanalyse. Les préoccupations cliniques qui nous portaient ont trouvé avec enthousiasme des pistes dans l'abord des troubles démentiels par le langage. Cet intérêt fut relancé par les témoignages sur sa pratique, ainsi que par les qualités de pédagogue de Michèle Grosclaude, quand osant nous arracher au giron lillois, nous tentâmes le grand Est. Robinson malheureux, nous nous résignons à ne trouver que pertes, destructurations subjectives, et déchéances identitaires. Le territoire de la démence ne pouvait conduire qu'à la désolation. C'est alors que les cours de madame Grosclaude nous donnèrent l'expérience du maintien de certaines capacités, du développement de compétences dans la démence. C'était constatable, cela restait semble t'il à élucider. Nous nous posâmes dès lors la question de la persistance du sujet. Nous cherchâmes à le définir, sans pour autant d'abord, nous cantonner à une conception unique, préférant porter notre choix progressivement en nous accordant à la clinique. Nous cherchâmes ce qui dans la communication, était préservé, pouvait relever du sujet. Nous nous attachâmes alors à déceler ce qui de conditions, s'y dégagèrent. C'est alors que nous portâmes notre intérêt sur les mouvements libidinaux, l'affect, à travers son statut chez Michèle Grosclaude, son expression dans le transfert chez Lacan. Cela petit, à petit, de manière construite, nous conduisit à notre problématique, qui y trouve son berceau. En effet la formulation dans "les écrits techniques de Freud", chez Lacan, de la relation du langage au transfert, nous semble imprécise pour poursuivre, soutenir notre recherche. La structuration de la parole en trois temps nous semblait imprécise, et nous nous faisons fort de la remplacer par cette question du rapport de la structuration de la parole dans la recherche de la vérité dans ces trois temps, qui si nous voulions les exprimer à la façon d'un de ces tableaux allégoriques qui florissaient à l'époque romantique : la vertu poursuivant le crime, aidée par le remords, nous dirions : l'erreur fuyant dans la tromperie, et rattrapée par la méprise.

Nous faisons le pari de pouvoir trouver — quelle confiance — à confirmer cette vue par l'état particulier du discours démentiel, pris comme témoin de l'organisation psychique, au moment de son atteinte si particulière.

Pour y parvenir nous suivrons la voie tracée par l'étude du traumatique dans la démence par Michèle Grosclaude, et celle de l'exploration du signifiant éclairé par les interrogations suscitées par la psychose, avec Lacan.

Bon voyage !

Définitions

Définition de Joël Dor, du sujet

Nous avons d'abord tenté de définir le concept de sujet grâce au travail précis et éminent de Joël Dor, d'explicitation des concepts lacaniens.[¹]

Selon lui, le sujet psychanalytique est un effet de discours. Il n'y a de sujet que d'être parlant. La métaphore paternelle est le processus inaugural du sujet en même temps que ce qui fait advenir l'inconscient en un lieu électif. Par le processus de la métaphore paternelle, le sujet advient comme divisé, par l'ordre même du langage. À l'être parlant échappe une partie de ses représentations qui sont constituées en un discours inconscient. Celui-ci résulte d'une constitution progressive par substitutions métaphoriques successives. Ce processus se produit sur le mode de la métaphore paternelle : le signifiant de l'objet primordial du désir, le signifiant phallique, ou S1, est rejeté hors la conscience. L'enfant désigne cet objet de son désir dès lors, sans le savoir, par le signifiant du Nom-du-Père ou S2. C'est cette division subjective, et sa réduplication dans le discours qui constitue l'inconscient, que l'on appelle le sujet.

Paradoxe concernant cette définition

Très étrangement, aborder le sujet ainsi, cela freina, voire bloqua notre travail. En effet...il semble que de partir de cette définition qui était en fait ce vers quoi Lacan se dirigeait, tende à colmater notre écoute, et notre motivation à chercher ce que pouvait être ce sujet dans la démence. Ce n'est qu'en choisissant de l'abandonner pour reprendre le parcours, la démarche suivie par Lacan qui nous remis à la tâche, et nous permis de mener à bien ce travail. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est suffisamment flagrant pour qu'il soit noté que de faire le choix d'abandonner une idée nous engagea sur la trace du sujet.

Quel est donc ce concept qui a être défini s'en retrouve insaisissable. Nous avons voulu nous intéresser aux particularités compositionnelles de ce concept, en nous interrogeant sur son caractère de dualité, ce qui nous amène à interroger sa première formulation chez Freud, selon Alain de Mijolla, en rapport aux destins des pulsions.[²]

Interrogations sur le concept de sujet

La métapsychologie, qui est la part purement théorique de la psychanalyse s'appuie en un sens sur une opposition implicite entre sujet et objet. Il semble que celle-ci ne les constitue pas en deux pôles symétriques. Et une relative non correspondance, telle une non réflexibilité, pourrait devoir se maintenir entre eux. C'est en effet l'introduction de la notion d'« Ichschpaltung », de « clivage du

moi », qui met au premier plan, préférentiellement, la notion de sujet. Ce que Alain de Mijolla, trouve remarquable, c'est l'utilisation du terme « subjekt » par Freud au moment d'introduire le destin des pulsions en tant que « renversement en son contraire », et en tant que « retournement sur la personne propre ». Il utilise ce terme pour représenter « la personne étrangère » en place de « sujet », comme chargée de jouer un rôle : celui du « tortionnaire » du masochiste, ou du « témoin » de l'exhibitionniste. Pourquoi ?

Ce serait sa symétrie d'appellation, d'avec l'objet, qui ferait privilégier son emploi. Dans le passage du « sadisme au masochisme », la violence « dirigée » contre un tiers, se retrouve « subit » par la personne propre, le tiers occupant alors un « rôle » de sujet. Pourtant dans le fantasme du masochiste, cette attribution de rôle, maintient l'acteur à une place d'objet. Mais c'est par le retournement nécessaire pour s'y assujettir, que le sujet trouve ce « gain pulsionnel ». Dans l'exhibitionnisme, le « sujet » est le destinataire du spectacle, appelé à cette place, « fût-ce comme victime », et que l'exhibitionniste intronise sujet pour mieux se constituer comme objet, et finalement par l'imposition qui lui en est faite, réduire ce sujet érigé, à un objet.

En l'occurrence, selon cette conception, dans le cas Mademoiselle F., le 9/7/9, assumer ce rôle de sujet, ce serait être celui qui regarde.

mademoiselle F, le 9/7/9 : M'aperçoit de loin, semble souriante, ouverte. Alors que j'essaie de capter l'attention d'une autre résidente.

Aucune parole.

Semble renfrognée.

Je me cache à son regard. [Elle a les bras croisés, les coudes sur la table, la tête baissée et regarde « par en-dessous » ce qui l'approche comme ce qui est éloigné.]

Je me rend compte qu'elle doit se stimuler de façon répétitive le téton gauche.

Alors je me lève et je lui dis que je suis là pour l'écouter.

Au revoir.

On pourrait interpréter une telle activité comme « retournement sur la personne propre ». Le retournement sur la personne propre est l'un des destins de la pulsion, envisagé par Freud en mars 1915, comme une défense contre la pulsion.^[31]

Ce serait donc le sein de son propre corps qui serait stimulé dans un but de réconfort procuré par le sein maternel, détaché de sa fonction conservatrice de nutrition.

Mais dans la situation particulière qui est celle de cette femme schizophrène âgée, laissée à l'écart au moins en raison de tous les signes de rejet qu'elle envoie, pour soutenir une telle idée il faut que

le sein n'ai pas été incorporé comme l'objet optimal¹ mais par un agrippement par le regard. Ce qui ajoute au retournement sur la personne propre, un renversement dans le contraire. Le sein subit passivement la stimulation, qu'elle s'inflige activement, sous notre regard.

Ce n'est plus la focalisation sur le sein auquel le nourrisson s'agrippe par le regard, tel une ventouse, mais c'est une stimulation de son propre mamelon, par la patiente schizophrène adulte, sous le regard étranger de qui pourrait jouer un rôle de sujet.²

Cette référence à l'étranger en tant que sujet, ce serait le premier emploi du terme de sujet, en rapport à celui d'objet, pour Freud, dans « Pulsions et destins des pulsions ». Voilà précisément ce qu'il dit, c'est une recherche d'approfondissement des relations, entre « retournement sur la personne propre et retournement de l'activité à la passivité, (...). (...) Pour le couple d'opposés sadisme-masochisme, on peut représenter le processus de la manière suivante : a) Le sadisme consiste en une activité de violence, une manifestation de puissance à l'encontre d'une autre personne prise comme objet.

b) Cet objet est abandonné et remplacé par la personne propre. En même temps que le retournement sur la personne propre, s'accomplit une transformation du but pulsionnel actif en but passif.

c) De nouveau est cherchée comme objet une personne étrangère, qui, en raison de la transformation de but intervenue, doit assumer le rôle du sujet. »

Nous trouvons une confirmation de ce que nous avançons à cet extrait de l'observation de mademoiselle F. du 6/8/9 : *Je remarque maintenant à la fin qu'elle tiens son sein avec sa main gauche, sur le côté plat, en suivant la forme de la courbe, assez loin vers l'attache au corps. Je me dis que j'avais vu juste. C'est une souffrance, un sein blessé, qui redevient contenant. Elle me tente par le regard pour que je regarde quelqu'un derrière. Mais je ne suis pas son regard. Elle fait ça deux ou trois fois. Je lui fais un air du menton, du regard, qui voudrait signifier « Ha bon !? », et la dernière fois je baisse la tête et les yeux comme si je me concentrait pour « voir par les oreilles », sentir une présence derrière moi. Elle regarde, prend, et me tend un bol vide, avec un air plissé des yeux qui devrait vouloir dire « vous en voulez? » Je crois qu'elle remue les lèvres, repose le bol et me tend son verre d'eau vide. (...)Je lui répond d'abord « Non merci ». Puis « Non merci, madame. » Elle ouvre la bouteille, se verse un grand verre d'eau et le bois d'un trait.*

1 L'objet optimal est maternel, issue du maternage. Il s'agit du mamelon de la mère dans la bouche du nourrisson, sa façon d'être tenue quand il est « bien » maintenu, avec l'odeur maternelle, le contact de la peau.

2 Parce que dans la normalité c'est plus simple, le bébé suce son pouce, bien pelotonné dans son doudou. C'est ainsi que se produit le « retournement sur la personne propre » de la pulsion sexuelle de succion (dont l'objet optimal est le sein tel que décrit précédemment) étayé sur la pulsion conservatrice de se nourrir, elle-même étayée sur le réflexe archaïque de succion.

La stimulation du sein, avec une fonction de pansement, métaphoriquement d'une contenance souffrante de son identité, étayée sur l'activité musculaire, tactile, relative au sein et au-delà, sur la nutrition, semble bien s'inscrire dans le destin pulsionnel d'un retournement sur la personne propre.

Et la proposition de boisson qui nous est faite semble bien indiquer notre place de sujet dans cette relation. Notre activité se limitant strictement au regard, nous pouvons supposer que c'est d'un regard porté sur le sein que la pulsion a subi un retournement.

User du terme « subjekt » en ce sens présente l'intérêt de se constituer dès l'abord en symétrique de l'« objekt ». C'est en quelque sorte une forme d'administration de la souveraineté, comme on administrerait l'absolution. Ce sujet est le contraire d'une instance moïque, c'est « la place de l'Autre ». Cela ne dispense pas l'autonomie, car c'est contraint et forcé que cet autre doit s'y tenir. C'est par la manipulation narcissique d'un directeur de théâtres que cet autre est sommé d'être un « maître ». « En bref, le *Subjekt* désigne ici « le moi étranger » (...) mis en situation d'« objet actif »! Retour, sous la forme de l'Autre réel, du rapport simultané à l'objet et à « soi ». »

Par l'étude du destin des pulsions, on introduit alors la notion de « sujet narcissique »: qui jusqu'à la limitation à une opposition entre libido du moi et libido d'objet était inutile. Et qui à partir de « *Pour introduire le narcissisme* » ouvre la voie à l'assimilation du « moi »(ich) au « sujet »(subjekt) dans les vocables métapsychologiques. C'est la phrase de Freud à propos de ces mouvements de retournement pulsionnels dans le masochisme et l'exhibitionnisme qui l'introduit : « Dans les deux cas, constate Freud, le sujet narcissique est échangé, par identification, avec un autre moi étranger. »

C'est un carrefour : le « sujet » quand il est dit narcissique, et par là-même, s'oppose à « l'autre moi étranger ». Mais ce dernier, un peu plus haut, Freud l'appelait « sujet ». D'autre part en tant que « sujet » il s'oppose à l'« objet »(bien que nous restions quant à ces notions, circonscrits au narcissisme). Il y a donc bascule, par identification, de « Narcisse-sujet à Narcisse-autre », entre le « maso » et son « bourreau », et entre l'« exhibitionniste » et sa « victime ». Le sujet en l'occurrence se révèle n'être que partenaire identificatoire, localisable, fonctionnant de manière tout à fait représentable, et ne présenter aucun caractère métaphysique de subjectivité, évanescent, insaisissable.

Le caractère propre, singulier, de cette « subjectivité narcissique » tient au fait qu'elle repose sur le désinvestissement de l'objet et sur l'identification — au sens de reconnaître et rendre identique — avec l'autre moi. C'est dans cette perspective que Freud qualifiera ce sujet, d'hypnotisé.

Il suffit de suivre la pente tracée pour reconnaître et identifier dans le moi, le sujet, pour assimiler le sujet au moi. Ceci dit, il n'est toutefois pas question d'homonymie, mais d'un usage préférentiel lié à un aspect à vouloir mettre en avant. L'usage qui établit la distinction des deux termes est

l'aboutissement d'un processus.

La « polarité », en effet, qui identifie le sujet au moi, est contrebalancé par le rapport au « monde extérieur ». Qui elle-même est incluse dans, et sert à, penser les trois tensions polaires que constituent les couples d'opposés : aimer/être aimé, plaisir/déplaisir, actif/passif. Cela peut s'expliciter ainsi : « Selon que l'objet ou le sujet (*das Objekt oder das Subjekt*) en vient à être échangé contre un (objet ou un sujet) étranger, se produit l'effort de but actif de l'aimer ou l'effort de but passif de l'être aimé ».[³]

Ce sujet se trouve donc dans une relation d'opposition-symétrie avec l'objet, pour former le cadre d'une « vectorisation » de l'amour. Sur un autre plan, il constitue le pendant du « monde extérieur », pour objectiver une distinction moi/non-moi, « dedans pulsionnel »/dehors (celui des actes).

Le Moi-sujet est donc en position originaire du développement psychique, où il est investie libidinalement, au sens de rempli, occupé (« au sens d'occupation militaire ») par la libido — l'énergie psychique —, et associé au plaisir. Tandis que le « déplaisant », l'« indifférent » sont activement maintenu au dehors. C'est l'opposition entre consommer, et cracher.

On voit émerger un recouvrement des deux polarités moi/monde extérieur, et plaisir/déplaisir, en ces termes : « moi-sujet avec plaisir » et « monde extérieur, avec déplaisir ». Il semble donc que le sujet puisse alors s'assimiler à un « Moi-plaisir purifié ».

En résumé[²], le « *Subjekt* a fait son apparition tout d'abord dans le cadre d'une conception littéralement « inter-subjective », pour désigner l'usage « fonctionnel » du « moi étranger » — en une stratégie narcissique, certes, mais comme « autre-moi ».

En un second temps, s'est imposée l'idée d'une instance du « sujet narcissique » pour fonder précisément le phénomène capital d'« identification narcissique » (à cet « autre moi ») : Narcisse est alors devenu « sujet »!

Enfin, la « fonction sujet » s'est imposée, comme polarité majeure — à partir du va-et-vient sujet/objet —, renvoyant à une « situation originaire », celle du « Moi plaisir » (démarqué de la réalité).

L'ensemble de cette « séquence » se déroule à l'intérieur du moment narcissique de l'élaboration du concept de sujet chez Freud. Mais on voit précisément que :

a) d'une part, le « moi » est promu indéniablement comme « sujet » — à condition d'y voir une « fonction » (selon les diverses « figures » restituées) et non quelque « nature »;

b) d'autre part, le terme « sujet » reste infiniment plus parcimonieusement présent que celui de « moi », justement parce que le « moi » désigne une instance métapsychologique de plein droit (topique), tandis que « le sujet » désigne une « fonction » qu'endosse, nécessairement mais ponctuellement, « le moi ». »

Nous continuons sur le chemin de l'explicitation conceptuelle du "sujet". Nous poursuivons notre intérêt des particularités du concept, pour déceler ce qui le rend insaisissable.

En quoi le « sujet psychanalytique » est duel, ou non ?

A-t-on affaire à un modèle basé sur une distinction de processus, ou sur une distinction du type de contenu traité ?

Il semble que le sujet, tel qu'il est considéré dans ces travaux, qui constituent l'origine freudienne de la psychanalyse, et dans la réflexion purement théorique, qui découle d'une réflexion sur la praxis psychanalytique, aboutissant à la formation d'une métapsychologie, soit initialement présenté tel un processus. L'évolution de la série de phénomènes qui mènent à invoquer la notion de sujet sont décrits sous l'angle de la fonction. Il s'agit de celle qui consiste à appliquer une transformation dans la prise en compte de l'autre, qui s'il s'y assujettit l'amènera à être utilisé en tant que sujet « extra-territorialisé » par le sujet, dans une transformation de l'activité en passivité, du plaisir en déplaisir, dans le renversement du sadisme en masochisme, qui est l'une des destinées possibles des pulsions d'agression.

De même dans l'exhibition, où le voyeurisme du sujet trouve à se satisfaire, en l'imposant à l'autre mis en place de sujet. Cette transformation de place, est le processus par lequel, le sujet use de l'autre en tant que sujet, pour satisfaire ses pulsions voyeuristes en ayant investi (au sens de donner les attributs du pouvoir) le moi de l'autre, en l'y contraignant, et l'y forçant. Ce qui du même pas, nie cette qualité de sujet, au sens de singulier, souverain. En terme de contenu, la notion de sujet, quand elle fut introduite par Freud, en était vide. Car le sujet semble jouir de se positionner en tant qu'objet, dont il se veut le maître en ne lui attribuant la distinction de sujet, qu'à titre de « rôle », vidant de ce fait le sujet de toute consistance, de toute substance, le confinant à un espace de maîtrise et de « jeux de rôles ».

Le sujet et l'objet bien que confondus dans leur alternance, ne se réduisent pas à un pur rapport narcissique qui assimilerait l'autre à soi. Celui qui est mis en place de sujet, est à distinguer de Narcisse, en tant qu'autre-moi. Il s'agit d'une évolution dans le sens d'une distinction, à un stade précoce du développement.

Le processus suivant est celui par lequel en s'assimilant, en se reconnaissant dans l'autre-moi, mis en place de sujet, Narcisse en retour « intègre » sa qualité de sujet. C'est en l'occurrence la constitution du « sujet narcissique ». Elle se produit le long de cette mise en rapport entre l'autre-moi et le sujet qui ne se savait pas comme tel, par le processus de l'« identification narcissique ». Vis-à-vis du moi ce sujet est fonction, qu'il occupe, de façon intermittente selon ce mouvement que nous venons de décrire, entre sujet et objet, et qui polarise le rapport à la réalité par lequel le Moi se

distingue du *Es*.

Nous avons donc un sujet assimilé au moi, de façon intermittente, en tant que fonction, qui le place dans un rapport d'échange alternant de place avec l'objet, et se démarquant fonctionnellement d'avec la réalité extérieure au cœur des polarités aimer/être aimé, plaisir/déplaisir, actif/passif.

Il semble que l'on ait bien affaire en ce sens à un processus duel.

Peut-on considérer — toujours pour préciser cet insaisissable concept du sujet — que l'on ait affaire à des processus séparés et distincts, ou existe-t-il un continuum de processus avec un point de séparation arbitraire ?

Il semble que l'on puisse répondre que cela dépend. Du point de vue du rapport entre sujet et objet, il semble qu'à la distinction près que l'autre n'est pas assimilé à Narcisse, le moi-autre peut être tantôt l'objet passif des pulsions sadiques du sujet, tantôt par les phénomènes affectant le destin des pulsions de « retournement en son contraire », et de « retournement sur la personne propre », il peut se voir élevé au rôle actif, de sujet, réduisant Narcisse à un objet, « activement » si l'on peut dire.

Au sens où le sujet réalise activement son objectalisation.

Il est difficile de maintenir dès lors la distinction stricte entre Moi-sujet et monde extérieur, en faisant reposer celui-ci sur les polarités plaisir/déplaisir, notamment. Telles qu'elles peuvent apparaître dans les considérations de la constitution du moi à partir du bon objet introjecté étayé sur le bon objet incorporé, et d'autre part de la constitution d'un monde extérieur en tant que lieu du mauvais objet expulsé.

Il semble que la coupure qui fasse le lit d'une distinction entre processus le long d'un continuum, qui n'était pas initialement présente au cours de l'évolution, soit conceptuelle. C'est du fait qu'il ne soit pas possible de maintenir la qualité de mauvais dans son ensemble au monde extérieur, et que le bon objet soit distinct du moi, qui rend possible de le trouver dans le monde extérieur. À partir de là les phénomènes de retournement peuvent voir le jour, puis dans un second temps l'« identification narcissique » fait son œuvre sur ce qui était pourtant déjà moi-autre.

C'est cette dissymétrie dont il était question à l'origine de notre présentation entre l'objet et le sujet qui tiens lieu de séparation entre ces processus, quand bien même on pourrait les considérer sur un continuum. On peut se demander en effet si le sujet et l'objet étant inassimilable stricto sensu, du fait même de la prise en compte de l'autre en tant que moi-autre, celui-ci n'étant élevé au rang de sujet, qu'en terme de « rôle », alors que la fonction elle-même ne se réduit pas à l'occurrence de cette occupation de place, nous sommes autorisés à parler de continuum ?

Ne pourrait-on pas plutôt parler de deux processus distincts ? Sauf à le fantasmer, le sujet est bien distinct du monde extérieur. Aussi peut-on remarquer que de prendre en compte que le déplaisir semblait pouvoir occuper la place du plaisir a amené Freud à utiliser le vocable de jouissance pour

bien distinguer ce phénomène du plaisir. Ce qui trouva sa confirmation dans l'insistance du langage en tant que répétition, ce qui à imposé de prendre en compte l'ordre du langage en tant qu'ordre tiers dans les rapports de la réalité (le monde extérieur) et l'imaginaire (que l'on pourrait rapprocher du Narcisse-sujet, ou Moi dans sa réduction à des rapports d'images.)

Ainsi la distinction que l'on a pu mettre en lumière entre le sujet et l'objet incite à les considérer comme les processus d'un modèle duel. Seulement en suivant l'évolution du concept avec sa compléxification au cours du développement ontogénétique, on sent poindre l'intervention d'un élément tiers qui risque bien si on le prend en compte de faire choir tous nos efforts pour considérer duelle cette modélisation du sujet.

Nous allons tenter de préciser cela en tentant de répondre à la question de savoir si le modèle du sujet peut renvoyer à deux traitements simultanés.

Peut-être n'est-ce pas le cas si on envisage le sujet tel que la notion fut amenée : en rapport au concept d'objet. Cependant ultérieurement notamment avec les travaux de Lacan, la notion de sujet pris un développement considérable, en même temps qu'elle devenait indissociable des processus du langage, et notamment de la notion de *Spaltung*. Cela ne fait aucune équivoque pour Lacan, qu'elle représente le caractère le plus inaugural qui définit la subjectivité. Elle est en effet précisément ce par quoi le sujet advient. C'est-à-dire plus précisément ce par quoi le sujet, alors qu'il advient, se structure sur un certain mode psychique. Il ne s'agit donc pas avec le terme *Spaltung* de clivage à l'intérieur d'une instance, tel le clivage du moi, ni d'une coupure d'une instance avec autre chose, tel que nous l'avons envisagé jusqu'ici. Pour Lacan, la *Spaltung* est-ce qui institue l'appareil psychique en tant que constitué de plusieurs systèmes. Ainsi, elle se pose comme *division inaugurale du sujet*. Et cela se produit par assujettissement du sujet lui-même à un ordre tiers : le symbolique. C'est le moyen par lequel le sujet se trouve en rapport avec le réel³. Le symbolique⁴ dans les termes qui sont employés, nous pour le sujet l'imaginaire⁵ et le réel. C'est une autre façon d'exprimer ce que nous avons avancé précédemment. La façon dont procède le

3 Une définition du Réel (ce n'est pas moi qui parle.) : « on pourrait dire que le Réel, c'est ce qui est strictement impensable. Ça serait au moins un départ. Ça ferait un trou dans l'affaire et ça nous permettrait d'interroger ce qu'il en est de, n'oubliez pas, ce dont je suis parti, à savoir de trois termes (R.S.I.) en tant qu'ils véhiculent un sens. »[4]

4

Une définition de « ce quelque chose qui est (...) structuré comme le Symbolique » : « c'est de l'équivoque, fondamentale à ce quelque chose dont il s'agit sous le terme du symbolique que toujours vous opérez ».[4]

5

Une définition de l'Imaginaire : « (...) qu'est ce que c'est que l'Imaginaire ? Est ce que même ça ek-siste ? Puisque, vous soufflez dessus, rien que de prononcer ce terme d'Imaginaire, en tant que le départ de celle-ci est la référence au corps et au fait que sa représentation, je veux dire tous ce qui pour lui se représente, n'est que le reflet de son organisme. C'est le moindre des suppositions qu'implique le corps. »[4]

symbolique, c'est par la mise en place d'un fait de langage, la métaphore paternelle, par laquelle « un symbole du langage, le signifiant du Nom-du-Père, vient désigner métaphoriquement, l'objet primordial du désir devenu inconscient : le signifiant du désir de la mère, le signifiant phallique. (...) »

C'est donc que le sujet est divisé par le fait même du langage. Le langage est la condition du sujet, en même temps qu'il permet l'établissement de l'inconscient, en le constituant en un lieu électif, dont le sujet conscient est constitutivement séparé. Par refoulement primordial de signifiants du désir de la mère et désignation à l'insu du sujet conscient du refoulé, par le signifiant du Nom-du-Père, est initiée une distinction entre des chaînes de signifiants conscientes et inconscientes. C'est-à-dire que cette dernière se constitue par refoulements successifs, appelés refoulements secondaires, après coup, proprement dit, s'effectuant sur le même mode que la métaphore paternelle. C'est parce que les signifiants primordiaux, les signifiants du désir de la mère sont fortement investis qu'ils exercent une forte attraction sur d'autres signifiants conscients en lien de similarité ou de contiguïté, qu'ils perpétuent par substitutions signifiantes successives le refoulement originaire, et constituent progressivement la chaîne signifiante inconsciente. Indépendamment du retour du refoulé, on peut considérer que la chaîne signifiante consciente est régie par des règles qui maintiennent l'agencement des propositions dans la conscience au niveau de l'élaboration. Ce qui serait en quelque sorte le règne du raisonnement logique, alors que le processus primaire, caractérisé par le plaisir, régirait le fonctionnement de la chaîne signifiante inconsciente dont l'organisation serait basée sur des similarités et des contiguïtés signifiantes.

Or, la théorie que défend Lacan est que ce qui constitue le sujet en tant que divisé, trouvant son implantation tant dans la conscience, que dans l'inconscient, et qu'il représentait par la Bande de Moebius, est que de façon indissociable, le langage représente dans le processus constitutif du sujet un élément tiers. Le sujet est irréversiblement divisé par un ordre tiers, un processus tiers, un élément tiers : un troisième élément extérieur aux deux parties. Et que de ce fait on ne peut le réduire à la « bicéphalité » d'un processus duel, ou tout au moins à un modèle duel.

Voilà peut-être éclairé, notamment avec la notion de division subjective, ce qui rend le concept de sujet insaisissable, absent là où il est représenté.

À la suite de cet intérêt historique, par laquelle nous explorons les prémices, les origines de ce concept dans la littérature psychanalytique, nous interrogeons son lien à la démence.

Le sujet dans la démence ?

Circulez. Il n'y a plus rien...

Ce concept a-t-il cours dans la démence ? Il y a tout un courant de pensée en psychanalyse qui considère qu'à partir d'un certain moment, le sujet psychanalytique n'est plus « audible » dans la démence. C'est dire que vous pouvez nourrir les déments, les masser, mais leur parler, pire les écouter, c'est insensé ! Ce qui en découle, la pression suivante : n'y allez pas !

Nous avons reçu l'autorisation de rappeler les paroles d'un homme dément, dont nous avons appris qu'il avait fait un AVC à la suite duquel il était devenu aphasique. Son attitude était celle de nous donner son accord pour un entretien, mais une fois à l'écoute de ses paroles il nous présentait un refus qui nous semblait agressif, ou nous remerciait avec grande effusion au plus nous écourtions l'entretien. Nous en étions venu à lui dire simplement bonjour, en lui réitérant notre proposition d'une écoute. Les jours de stage ont passés. L'avant dernier jour il nous a parlé longuement — 2 à 3 minutes — un discours d'une prosodie très proche de celle des paroles d'une femme qui la semaine précédente nous avait parlé de cette tristesse de n'avoir aucune visite de sa famille, qui habitait pourtant le village d'à côté, si près : de la distance qui sépare les deux maisons de retraites associées, où nous intervenons. Cet homme nous a donc parlé. Pas un mot n'était compréhensible. Pas un. Mais il y a quelqu'un. Cet homme a un MMS inférieur à 10, entravé de plus par ses troubles du langage. Il tiens un discours qui a une fonction signifiante, dont on peut prendre acte. Il peut dire en substance : « oui, mais non. » Il nous semble qu'il exprime purement, cette signifiante : « je ». La signification du discours, uniquement se référant à la prosodie est équivoque comme rarement une parole l'est.

On voudrait nous faire croire que la démence ne serait pas accessible à une approche psychanalytique, que la parole serait à bannir, ou que l'on devrait privilégier des abords plus concrets, plus à la portée des déments, brefs plus sérieux.

1¹ Dor, J.(2002). Introduction à la lecture de Lacan(pp. 128-135). Paris : Denoël.

2² De Mijolla, A., De Mijolla-Mellor, S.(2008). Psychanalyse(pp. 311-314). Paris : PUF.

3³ Freud, S.(1968). Pulsions et destins des pulsions. *in* Métapsychologie(pp. 25-26). Paris : Gallimard.

i

4 Lacan, J.(2002). Leçon du 10 décembre 1974. *In* R.S.I. Séminaire 1974-1975(pp. 14-15). Version non publiée.

5 Le Gouès, G., Péruchon, M.(1992). Ultimes processus de pensée. *In* Guide pratique de psycho-gériatrie(pp. 149-161). Paris : Elsevier.